

LA CARTE DU TENDRE

Pascal Engel

Le Monde 21 janvier 2000

Qui est le philosophe du siècle ? Sartre, hélas, si l'on s'en tient aux critères en cours en France, qu'il a largement contribué à fixer. William James distinguait deux types de tempéraments philosophiques : les « tendres » et les « coriaces ». Les uns sont hommes de principes, idéalistes, romantiques, religieux ou préoccupés de l'absence de Dieu, croyant au libre arbitre, monistes et dogmatiques. Ils écrivent beaucoup sur les questions pratiques, mais ne font pas grand chose pour les éclairer, préférant satisfaire le désir d'excitation plutôt que celui de clarté. Les autres sont empiristes, réalistes, indifférents à la religion, matérialistes, pluralistes et sceptiques. Pour eux il n'y a pas de bonne philosophie pratique sans philosophie théorique et la vérité vient plus souvent de l'erreur que de la confusion. A mes yeux Sartre relève de la première catégorie, et il n'a rien arrangé en imposant à ses contemporains (y compris à ses adversaires anti-humanistes comme Deleuze ou Foucault, qui sont aussi des tendres) une image de la philosophie comme activité plus proche de la création littéraire que de la science, et en servant de modèle à ces intellectuels français qui aspirent à mélanger philosophie, roman et journalisme, que le monde entier nous envie mais hésite à imiter. Je ne me plaindrai pas du fait

que les copies ne valent pas le modèle, puisque celui-ci ne m'attire pas. Parmi les coriaces je rangerai la plupart des philosophes analytiques, comme Russell, Moore, Carnap, ou Quine, mais aussi des français, comme Cavailles, Canguilhem, Vuillemin, Granger ou Bouveresse. Pourquoi ceux-ci incarneraient-ils moins le siècle philosophique que Sartre ? Parce qu'ils écrivent plus sur la connaissance, la science ou la logique, matières réputées ennuyeuses ? Parce qu'à la différence de Sartre, qui peut prétendre à ce titre être le « dernier philosophe », ils n'ont pas essayé de constituer un système total du savoir et de l'action humaine ? Pas de philosophie sans cette visée, mais pourquoi serait-elle plus accessible aux Gullivers qu'aux Lilliputiens, qui préfèrent aux synthèses vastes mais faibles les cordes serrées de l'analyse ? Les philosophes français oublient que la philosophie peut être un travail collectif, et que les avancées significatives peuvent être locales.

Je suis pourtant conscient d'être injuste envers Sartre, car il y a chez lui des morceaux coriaces. Mais il semble s'être employé sans cesse à les attendrir. La *Transcendance de l'ego* annonce tout le projet sartrien, avec l'image d'une conscience absolue, débarrassée du Moi et tirant du Monde tout son contenu : il s'agit de comprendre comment à partir du monde se constituent des consciences, et ainsi dépasser, avec la phénoménologie, l'opposition traditionnelle du réalisme et de l'idéalisme. « Il n'en faut pas plus, ajoute-t-il, pour fonder une morale et une politique ». Mais où sont l'ontologie, la théorie de la connaissance, l'éthique et la politique qui devraient s'ensuivre ? Comment rendre compte, à partir d'une conscience néantisante qui « s'éclate » sur le monde, de l'objectivité des vérités

logiques et mathématiques, des vérités scientifiques ? A la différence de Husserl, Sartre n'en a cure. Tout ce qui est est relatif au projet de ma conscience. Les choses « elles-mêmes », comme le fameux verre qu'Aron montra un jour à Sartre, ne sont-elles que ce qui résiste à mon projet ? Sans un minimum de réalisme ontologique comment peut-il y avoir une théorie de la connaissance ? Toute la philosophie de Sartre est écrite comme si la science n'existait pas, ou comme si elle n'avait à nous proposer qu'un déterminisme ou un essentialisme. Pas un mot de la relativité, de l'indéterminisme du monde physique ou de celui du monde biologique, de la dimension naturelle et humaine du probable, alors même qu'une philosophie de la liberté, du choix et du possible aurait dû s'en préoccuper. Combien plus contemporain est à cet égard un Musil, pourtant lui aussi « écrivain », ce qui montre que les noces de la littérature et de la philosophie ne se font pas nécessairement contre les sciences.

Le noyau dur de la philosophie de Sartre a donc plus de chances de se trouver dans sa théorie de la liberté et dans ce que l'on peut appeler sa psychologie morale. A ses débuts il a vu, comme Merleau-Ponty, tout ce que la philosophie pouvait tirer de la psychologie. Ses analyses des émotions, des passions et de la mauvaise foi exercent encore, par leurs paradoxes brillants (et leurs tours de passe-passe), un pouvoir d'attraction sur les philosophes analytiques de l'esprit et de l'action. Mais son rejet radical de l'inconscient, et en particulier de l'inconscient cognitif, s'il offre toujours un défi au naturalisme, passe les bornes du vraisemblable quand il fait des émotions des stratégies totalement volontaires. De

même sa conception de la liberté, si absolue qu'on ne voit plus quelles conséquences pratiques elle peut avoir, puisque toutes nos actions en découlent. Sartre a bien été obligé de la redéfinir comme capacité de faire quelque chose de ce qu'on a fait de nous. Mais tout se passe comme si ce qui nous fait ce sont toujours les autres (« l'enfer »). Est-ce être fatalement un salaud que de croire que ce pourrait être aussi la nature et que l'idée de nature humaine n'est pas aussi obsolète? Comment fonder une éthique humaniste si les autres ne sont qu'un obstacle à ma liberté? Les *Cahiers pour une morale* montrent clairement cet échec de Sartre à donner non seulement un statut à l'éthique (je n'ai jamais vraiment compris ce que cela voulait dire que de créer ses propres valeurs) mais aussi à constituer une éthique normative en s'affrontant aux questions de toutes les grandes théories qui forment toujours le centre des discussions contemporaines : l'utilitarisme, l'éthique kantienne ou l'éthique aristotélicienne de la vertu. Si l'immersion de la conscience dans le monde « suffit à fonder une morale et une politique », ce n'est pas un hasard si le Sartre de la *Critique* s'est retrouvé dialecticien et marxiste, en finissant par identifier totalement morale et politique. Il nous a fallu trente ans pour redécouvrir qu'elles ne coïncidaient pas nécessairement, et qu'il fallait bien fonder la seconde sur la première. La croyance de Sartre et de ses contemporains que c'est l'homme qui fait l'histoire me paraît être un des derniers avatars de la conception téléologique du monde qu'il croyait combattre. On peut parier que dans le contexte d'aujourd'hui il aurait eu plus de sympathie pour les « communautariens » que pour les « libéraux », mais sa philosophie des « groupes

sujets » et son mépris de la réflexion sur les droits ne nous donnent pas beaucoup de moyens pour comprendre les difficiles synthèses entre républicanisme et libéralisme que tentent les théoriciens d'aujourd'hui. Quand on songe à la complexité des problèmes de justice distributive et de choix collectifs que se posent les philosophes et les économistes contemporains - même quand, comme Amartya Sen, ils insistent sur la liberté de choix comme l'un des biens fondamentaux - la philosophie sartrienne de la rareté et du «pratico-inerte» apparaît bien simpliste.

Quant aux fameuses « erreurs » de Sartre, je ne lui reprocherai pas de s'être trompé politiquement, et certainement pas moralement, car il s'est toujours mis du côté des plus faibles, mais d'avoir théorisé que si l'on a raison ou tort en politique ce doit être *en tant que* philosophe, investi d'une mission particulière. C'est accepter l'idée absurde que les engagements politiques sont nécessairement la contrepartie des idées philosophiques. L'expérience nous a montré que quantité de gens incultes en philosophie font des choix corrects, et il y a des philosophes qui, comme Cavailles, ont eu des engagements plus réels et plus efficaces, mais qui avaient des principes philosophiques très différents. Il n'est jamais venu à l'idée de Russell que la logique puisse dicter son pacifisme.

Mais la philosophie, comme la littérature et l'action, ont besoin de mythes, et la force des personnages sartriens, y compris le sien, est irrésistible. Roquentin, Hoederer, Goetz, Saint Genet, Gustave l'Idiot, Poulou lui-même, mais aussi le garçon de café et la femme séduite, seront encore longtemps avec nous. Essayons

de nous rappeler que la grandeur d'une époque ne vient pas nécessairement de celle des grands hommes qu'elle a produits, et souhaitons à Sartre d'être simplement un philosophe, fait de tous les philosophes, qui, au regard des devoirs à rendre à la vérité, les vaut tous et que vaut n'importe lequel.

Pascal Engel

professeur à l'université de Paris Sorbonne
à paraître, *Précis de philosophie analytique*, PUF